

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1962

THÈSE

1172

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Marcel RIVIERE

Né le 16 Mai 1931, à Sainte-Mère-Eglise (Manche)

Présentée et soutenue publiquement le 9 novembre 1962

LA MÉDECINE POPULAIRE
EN BASSE-NORMANDIE

Président : M. MERGER, Professeur

IMPRIMERIE
R. FOULON & C^{ie}
29, RUE DEPARCIEUX, 29
PARIS — 1962

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Nom du Candidat : RIVIERE

Prénom : MARCEL

Date de soutenance : 9 novembre 1962

Numéro d'ordre :

(Ces deux mentions seront complétées par le Service de la Bibliothèque)

RIVIERE (MARCEL) — La
médecine populaire en basse-
normandie. — Paris, Imp. R.
Foulon et Cie, 1962, in-8°,
47 p.

(Thèse Médec. (Etat), Paris,
1962, N°).

RIVIERE (MARCEL) — La
médecine populaire en basse-
normandie. — Paris, Imp. R.
Foulon et Cie, 1962, in-8°,
47 p.

(Thèse Médec. (Etat), Paris,
1962, N°).

RIVIERE (MARCEL) — La
médecine populaire en basse-
normandie. — Paris, Imp. R.
Foulon et Cie, 1962, in-8°,
47 p.

(Thèse Médec. (Etat), Paris,
1962, N°).

RIVIERE (MARCEL) — La
médecine populaire en basse-
normandie. — Paris, Imp. R.
Foulon et Cie, 1962, in-8°,
47 p.

(Thèse Médec. (Etat), Paris,
1962, N°).



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548802_0085

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1962

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Marcel RIVIERE

Né le 16 Mai 1931, à Sainte-Mère-Eglise (Manche)

Présentée et soutenue publiquement le 9 novembre 1962

LA MÉDECINE POPULAIRE
EN BASSE-NORMANDIE



Président : M. MERGER, Professeur

IMPRIMERIE
R. FOULON & C^{ie}
29, RUE DEPARCIEUX, 29
PARIS — 1962

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. Alajouanine (T.), Aubin (A.), Bénard (H.), Bulliard (H.), Cadenat (F.), Chabrol (E.), Champy (C.), Debré (R.), Fey (B.), Gastinel (P.), Halphen (E.), Hazard (R.), Heuyer (G.), Lantuejoul (P.), Laroche (G.), Lévy-Solal (E.), Lian (C.), Mathieu (P.), Mocquot (P.), Mondor (H.), Monod (R.), Moreau (R.), Moulonguet (P.), Olivier (E.), Pasteur Valléry-Radot, Petit-Dutaillis (D.), Quénu (J.), Richet (C.), Senèque (J.), Strohl (A.), Tanon (L.).

DOYEN : Léon BINET, *Membre de l'Institut*

1^{er} ASSESSEUR : Jean VERNE — 2^e ASSESSEUR : Gaston CORDIER

I. — PROFESSEURS

1° CHAIRES DE SCIENCES FONDAMENTALES

a) PROFESSEURS TITULAIRES :

MM.

Anatomie	DELMAS (A.)
Anatomie pathologique	DELARUE (J.)
Anesthésiologie	BAUMANN (J.)
Biochimie médicale	JAYLE (M.-F.), SCHAPIRA (G.)
Biologie appliquée à l'Educat. phys. et aux Sports	CHAILLEY-BERT (P.)
Biologie médicale	FAUVERT (R.)
Cancérologie médicale et sociale	BERNARD (J.)
Embryologie	GIROUD (A.)
Histoire de la médecine et de la chirurgie (Lariboisière)	N...
Histologie	VERNE (J.)
Hygiène et médecine préventive	JOANNON (P.)
Médecine du Travail	DESOLLE (H.)
Médecine légale	PIEDELÈVRE (R.)
Microbiologie (Bactériologie et virologie)	FASQUELLE (R.)
Parasitologie	GALLIARD (H.)
Pathologie chirurgicale	HUGUIER (J.)
Pathologie exotique	LAVIER (G.)
Pathologie expérimentale et comparée	MERKLEN (F.-P.)
Pathologie médicale	MILLIEZ (P.)
Pathologie respiratoire	TURIAF (J.)
Pathologie et thérapeutique générales	BOUDIN (G.)
Pharmacologie	CHEYMOL (J.)
Physiologie	BINET (L.), BARGETON (D.)
Physiologie et pathologie obstétricale	LEPAGE (F.)
Physique médicale	DOGNON (A.), DJOURNO (A.)
Radiologie médicale	DESGREZ (H.)
Technique chirurgicale et Chirurgie expérimentale	N...
Thérapeutique	CONTE (M.)

b) PROFESSEURS A TITRE PERSONNEL :

Biochimie médicale	DESGREZ (P.), POLONOVSKI (J.)
Biologie médicale	BOURLIÈRE (F.)
Embryologie	TUCHMANN (H.)
Hygiène et médecine préventive	DEPARIS (M.)
Parasitologie	BRIMPT (L.C.)
Pathologie chirurgicale	LAURENCE (G.)
Pharmacologie	LÉVY (Mlle J.)
Physiologie	PARROT (J.)
Physique médicale	KELLERSHOHN (L.)

2° CHAIRES DE SCIENCES CLINIQUES

a) PROFESSEURS TITULAIRES :

MM.

Clinique carcinologique chirurgicale (Necker)	REDON (H.)
Clinique cardiologique (Broussais)	MOUQUIN (M.)
Cliniques chirurgicales :	
<i>Beaujon</i> : LORTAT-JACOB (J.-L.) — <i>Cochin</i> : LÉGER (L.) — <i>Hôtel-Dieu</i> : PATEL (J.)	
— <i>Pitié</i> : CORDIER (G.) — <i>Saint-Antoine</i> : GOSSET (J.) — <i>Salpêtrière</i> : SICARD (A.)	
— <i>Tenon</i> : OLIVIER (Cl.).	
Clinique de chirurgie infantile et orthopédique (Enfants-Malades)	FÈVRE (M.)
Clinique chirurg. orthopédique et réparat. (Cochin)	MERLE D'AUBIGNÉ (R.)
Clinique de chirurgie cardio-vasculaire (Broussais) ..	GAUDART D'ALLAINES (F. DE)
Clinique de chirurgie pleuro-pulmonaire (Laënnec) ..	MATHEY (J.)
Clinique endocrinologique (Pitié)	DECOURT (J.)
Clinique de Génétique médicale (Enfants-Malades) ..	LAMY (M.)
Clinique gynécologique (Broca)	FUNCK-BRENTANO (P.)
Clinique des maladies cutanées et syphilit. (St-Louis)	DEGOS (R.)
Clinique des maladies des Enfants (Enfants-Malades)	CATHALA (J.)
Clinique des maladies infectieuses (Claude-Bernard) ..	MOLLARET (P.)
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale (Sainte-Anne)	DELAY (J.)
Clinique des maladies métaboliques (Necker)	HAMBURGER (J.)
Clinique des maladies du sang (Broussais)	MARCHAL (G.)
Clinique des maladies du système nerveux (Salpêtrière)	CASTAIGNE (P.)
Cliniques médicales :	
<i>Boucicaut</i> : LENÈGRE (J.) — <i>Broussais</i> : SOULIÉ (P.) — <i>Cochin</i> : JUSTIN-BESANÇON (L.) :	
BROUET (G.) — <i>Hôtel-Dieu</i> : BARIÉTY (M.) — <i>Lariboisière</i> : SÈZE (S. DE) — <i>Pitié</i> :	
DREYFUS (G.) — <i>Saint-Antoine</i> : KOURILSKY (R.).	
Clinique médicale d'hydrologie thérapeutique et climatologie (Bichat)	DEBRAY (C.)
Clinique médicale propédeutique (Broussais)	GENNES (L. DE)
Clinique médico-sociale du diabète sucré et des maladies de la nutrition (Hôtel-Dieu)	DEROT (M.)
Clinique de neuro-chirurgie (Pitié)	DAVID (M.)
Clinique neurologique (Salpêtrière)	GARCIN (R.)
Cliniques obstétricales :	
<i>Baudelocque</i> : LACOMME (M.) — <i>Foch</i> (Suresnes) : MERGER (R.).	
Clinique obstétricale et gynécologique (Port-Royal) ..	VARANGOT (J.)
Clinique ophtalmologique (Hôtel-Dieu)	RENARD (G.)
Clinique oto-rhino-laryngologique (Lariboisière) ..	AUBRY (M.)
Clinique de pédiatrie et de puériculture (Saint-Vincent-de-Paul)	LELONG (M.)
Clinique de pédiatrie sociale (Enfants-Malades) ..	MARIE (J.)
Clinique de pneumo-ptisiologie (Laënnec)	BERNARD (E.)
Clinique de neuro-psychiatrie infantile (Salpêtrière) ..	MICHAUX (L.)
Clinique de rhumatologie médicale et sociale (Cochin)	COSTE (F.)
Clinique stomatologique (Pitié)	DECHAUME (M.)
Clinique thérapeutique chirurgicale (Vaugirard) ..	ROUX (M.)
Clinique thérapeutique médicale (Saint-Antoine) ..	LEMAIRE (A.)
Clinique toxicologique	GAULTIER (M.)
Clinique traumatologique	PADOVANI (P.)
Séméiologie médicale	DOMART (A.)
Séméiologie et clinique chirurgicales	POILLEUX (F.)
Clinique urologique (Necker)	COUVELAIRE (R.)
Hygiène et clinique de la première enfance (Trousseau)	TURPIN (R.)

b) PROFESSEURS A TITRE PERSONNEL :

Médecine	BOUR (H.), LHERMITTE (F.), PEQUIGNOT (H.)
-------------------	--

II. — PROFESSEURS SANS CHAIRE, PROFESSEURS AGREGES ET MAITRES DE CONFERENCES-AGREGES

Anatomie :

MM. CABROL (C.); COUINAUD (C.);
GILLOT (C.); OLIVIER (G.).

Anatomie pathologique :

Mlle GAUTHIER-VILLARS (P.), *pr. s. ch.* ; MM. ABELANET (R.); BUSSER (F.); CHOMETTE (G.); GOUYGOU (Ch.), *m. conf.* ; NEZELOFF (Ch.); ORCEL (L.); PAILLAS (J.).

Anesthésiologie :

MM. KERN (E.); VOURE' H (G.).

Bactériologie :

MM. BARBIER (P.); CHRISTOL (D.);
LE MINOR (L.); TOURNIER (P.).

Biochimie médicale :

MM. BAULIEU (Et.), *m. conf.* ; BOURILLON (R.); CARTIER (P.); DREYFUS (J.-Cl.); GONNARD (P.); KRUH (J.); JÉROME (H.).

Biologie appliquée à l'Education Physique et aux Sports : M. PLAS (F.).

Carcinologie :

MM. BOIRON (M.); DENOIX (P.);
MATHÉ (G.); SELIGMANN (M.).

Dermato-Syphiligraphie :

MM. CIVATTE (J.); DUPERRAT (B.).

Electro-Radiologie :

M. LEDOUX-LEBARD (G.).

Hématologie :

MM. BESSIS (M.); BILSKI-PASQUIER (G.); DAUSSET (J.); DUHAMEL (G.).

Histologie :

MM. COUJARD (R.), *pr. s. ch.* ;
MAROIS (M.); RACADOT (J.).

Hydrologie :

MM. BESANÇON (F.); CORNET (A.).

Hygiène :

MM. BOYER (J.), *pr. s. ch.* ; BLANCHER (G.); Mlle CORRE-HURST (L.);
M. SAPIN-JALOUSTRE (H.).

Maladies infectieuses :

MM. BASTIN (R.); DUPONT (V.).

Médecine légale :

MM. DEROBERT (L.), *pr. s. ch.* ;
FOURNIER (E.); GUENIOT (M.); HADENGUE (A.).

Médecine du travail : M. ALBAHARY (C.).

Neuro-chirurgie : M. PERTUISSET (B.).

Obstétrique :

MM. GRANJON (A.); HERVET (E.);
LE LORIER (G.); LÉVY (J.); MORIN (P.); MUSSET (R.); ROBEY (M.);
SENÈZE (J.); SUREAU (C.); THOYER-ROZAT (J.).

Ophtalmologie :

MM. BRÉGEAT (P.); DUBOIS (A.);
SARAUX (H.).

Orthopédie :

MM. JUDET (R.); MEARY (R.); POSTEL (M.); RAMADIER (J.).

Oto-rhino-laryngologie :

MM. DEBAN (J.); PIALOUX (P.).

Parasitologie :

MM. GOLVAN (Y.); LAPIERRE (J.).

Pathologie chirurgicale :

MM. BARCAT (J.); BINET (J.-P.);
CAUCHOIX (J.); CERBONNET (G.);
CHATLIN (C.-L.); DUBOST (Ch.);
DUBOST (Cl.); FAUREL (J.); FLABEAU (F.);
GARBAY (M.); GARNIER (H.); GAUDART d'ALLAINES (Cl. de);
GERMAIN (A.); LATASTE (J.); LÉVÊQUE (B.);
LOYGUE (J.); MERCADIER (M.); NATALI (J.);
PELLERIN (D.); PERROTIN (J.); ROBERT (H.); THOMERET (G.).

Pathologie exotique : M. SCHNEIDER (J.).

Pathologie expérimentale :

MM. BENHAMOU (J.-P.); BERTHAUX (P.);
BOIVIN (P.); CROSNIER (J.); HARTMANN (L.);
LÉPER (J.); MAURICE (J.); MIKOL (Cl.); RICHET (G.).

Pathologie médicale :

MM. AUSSANNAIRE (M.); BOUVIER (J.);
BOUVRAIN (Y.); BRICAIRE (H.); BRISSAUD (H.);
BROCARD (H.); BUGE (A.); CATINAT (J.);
CHRÉTIEN (J.); COBLENTZ (B.); CONTAMIN (F.);
COURY (C.); ETIENNE (J.-P.); FREZAL (J.);
FRITEL (D.); HENNEQUET (A.); HIMBERT (J.);
HOUSSET (E.); LAROCHE (Cl.); LESOBRE (R.);
MACREZ (C.); MOREAU (L.); NICK (J.); ROYER (P.);
TOURNEUR (R.); WOLFROMM (R.).

Pédiatrie-Puériculture :

MM. JOSEPH (R.); LAFOURCADE (J.);
LEPERCO (G.); MANDE (R.); MOZZICONACCI (P.);
POLONOVSKI (C.); ROSIER (A.); VIALATTE (J.).

Pharmacologie :

MM. BOISSIER (J.); LECHAT (P.).

Physiologie :

MM. BARPES (G.); DEJOURS (P.);
DURAND (J.); GIRARD, *m. conf.* ;
HUGELIN (A.); SCHERRER (J.).

Physique médicale :

MM. CHANTEUR (J.); GOUGEROT (L.), *m. conf.*, *pr. s. ch.* ; GREMY (F.), *m. conf.* ;
MILHAUD (G.); PELLERIN (P.);
ROUCAVROL (J.-Cl.); TUBIANA (M.), *m. conf.*

Pneumo-ptisiologie :
 MM. KREIS (B.); MEYER (A.);
 RENAULT (P.).

Psychiatrie : M. PICHOT (P.).

Psychiatrie infantile :
 MM. DENIKER (P.); DUCHÉ (D.);
 FLAVIGNY (H.); LAPRESLE (J.).

Rhumatologie : M. DELBARRE (F.).

Stomatologie :
 M. CERNÉA (P.); Mme CHAPUT (A.),
m. conf. agr.; M. GRELLET (M.).

Thérapeutique :
 MM. CHASSAGNE (P.); LAMOTTE (M.);
 MARCHE (J.).

Urologie :
 MM. AUVERT (J.); MOULONGUET (A.);
 QUENU (L.).

III. — PROFESSEURS SANS CHAIRE ET AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

Anatomie : M. DEBEYRE (J.).

Clinique chirurgicale :
 MM. ABOULKER (P.); AMELINE (A.),
pr. s. ch.; VERNE (J.-M.).

Clinique médicale :
 MM. PERRAULT (M.); RAMBERT (P.);
 THIEFFRY (S.).

Clinique obstétricale :
 MM. GRASSET (J.); MAYER (M.).

Clinique ophtalmologique :
 MM. DESVIGNES (P.); OFFRET (G.).

Clinique oto-rhino-laryngologique :
 M. MADURO (R.).

Clinique pédiatrique et puériculture :
 M. LAPLANE (R.).

Clinique psychiatrique : M. BARLIK (H.).

Clinique urologique : M. KUSS (R.).

IV. — PROFESSEURS DETACHES DANS LES UNIVERSITES ETRANGERES

Bactériologie M. HAUDUIROY (P.), *prof. sans chaire*

Pathologie chirurgicale M. RUDLER (J.), *prof. sans chaire*

V. — CHARGES DE COURS D'HYGIENE SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE

M. BOLTANSKI (E.) — M. LAUNAY (C.)

Secrétaire général de la Faculté M. LENA (J.)

Secrétaire principal Mlle CHAINTREUIL (G.)

Conservateur en Chef de la Bibliothèque,
 Conservateur du Musée d'Histoire de la
 Médecine M. le Docteur HAHN (A.)

Conservateur Mlle DUMAITRE (P.)

Bibliothécaires Mmes CONTET (J.), FORGET (F.),
 Milles LAURENT (H.), LE NOIR (G.),
 QUIÉVREUX (E.)

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

A MON PERE

LE DOCTEUR LOUIS RIVIERE

Croix de Guerre 1914-1918
Chevalier de la Légion d'Honneur

Durant toute ta vie tu as été mon guide et mon soutien; la confiance que tu as toujours faite à tes enfants mérite bien qu'aujourd'hui je te remercie du fond du cœur. Merci aussi de m'avoir inspiré le sujet de cette thèse.

J'espère être, durant ma vie, un exemple de père et de médecin aussi précieux que tu l'as été pour nous.

Je te dédie ce travail comme un gage bien faible de ma reconnaissance.

A MA MERE

Rien ne saura jamais récompenser la somme de dévouement et de tendresse que je te dois.

Qu'au terme de mes études tu trouves ici l'expression de mon profond amour filial et de ma reconnaissance pour l'étendue des sacrifices que tu n'as pas hésité à m'imposer.

A MA FEMME

*Douce compagne de ma dernière
année étude.*

*Avec l'expression de toute ma ten-
dresse et de tout mon amour.*

A MA SŒUR

A MON FRERE

LE DOCTEUR LOUIS RIVIERE

*En gage de mon affection toute fra-
ternelle.*

A MON BEAU-FRERE

LE DOCTEUR J.-P. FARGES

*Avec toute mon admiration et mes
sentiments très fraternels.*

A MES BEAUX-PARENTS

Avec ma vive affection.

A MA BELLE-SŒUR

A MES BEAUX-FRERES

A MES NEVEUX ET NIECES

JEAN-LOUIS - PHILIPPE - VÉRONIQUE - ISABELLE - CHRISTINE

A MADAME ET MONSIEUR MONNIER

Docteur Vétérinaire

Avec toute ma reconnaissance.

AU DOCTEUR J.-P. VISSEAUX

*Qui du début à la fin de mes études
médicales a partagé les bons et les mau-
vais moments.*

A MONSIEUR R. LECARPENTIER

MON PARRAIN

En témoignage de mon affection.

A MES AMIS

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR MERGER

Professeur de la Chaire de Clinique Obstétricale (Port-Royal)
Gynécologue-Accoucheur des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'Honneur

*Qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette thèse.*

*Qu'il trouve ici l'expression de notre
respectueuse reconnaissance.*

AU DOCTEUR B. JAMAIN

Professeur au Collège de Médecine des Hôpitaux de Paris
Gynécologue-Accoucheur de l'Hôpital Tenon

Son enseignement des techniques obstétricales demeure pour nous un modèle de clarté, de logique et de précision.

Nous n'oublierons jamais sa bonté à notre égard.

AU DOCTEUR BOYER

Chirurgien-Chef de l'Hôpital de Villeneuve-Saint-Georges

Il nous a toujours témoigné sa sympathie. Il nous accueillit dans son Service et sa sollicitude à notre égard ne s'est jamais démontée.

AU DOCTEUR DE THOMASSON

Chirurgien-Assistant des Hôpitaux de Paris

Dont l'enseignement éclairé, les précieux conseils et la gentillesse feront qu'il sera toujours pour nous un de nos maîtres les plus attachants.

A NOS MAITRES
DE LA FACULTE DE MEDECINE
ET DES HOPITAUX DE PARIS

Hommages respectueux.

GENERALITES

« Depuis plus de cent mille ans qu'il y a des hommes et qui souffrent, leur plus grande affaire après avoir trouvé la nourriture et l'abri, les armes défensives et offensives, puis le feu, fut sans doute de chercher à calmer la douleur et à guérir la maladie. La thérapeutique est vieille comme l'humanité elle-même. Elle a dû naître, dit SAVY, un soir de la préhistoire au fond des forêts primitives où criaient la faim, la peur et l'amour. »

Nos lointains ancêtres de l'âge des cavernes qui savaient dessiner et peindre ne nous ont guère laissé de témoignages sur ce point. Tout au plus a-t-on pu s'assurer, par l'étude de leurs ossements, qu'ils savaient réduire les fractures et probablement même trépaner.

Chez les peuples enfants, non évolués, la médecine comme toutes les sciences se développe sous le signe de la magie et de la sorcellerie. Pour eux, la maladie n'est pas un phénomène normal; elle est due à l'intervention d'une force occulte qu'il faut calmer par des incantations et des sacrifices.

Insensiblement, une médecine apparaît, toute mêlée aussi de puérilité et de mysticisme; puis une pharmacopée plus ou moins valable s'installe, pharmacopée basée sur les plantes, les glandes animales, quelques matières minérales, le tout associé aux substances les plus étranges, tel que le lait de femme, l'urine de gazelle.

Matières médicales confuses, recettes populaires sacerdotales, transmises d'âge en âge, et que l'on retrouve dans certaines régions de France.

Ainsi donc, en Basse-Normandie, la médecine se trouve devant une thérapeutique inconnue et bizarre. Les simples constituent l'immense herbier des plantes récoltées sur place, tels que le fenouil, l'anis, la sauge, la menthe, la mélisse, le romarin, toutes les herbes de la Saint-Jean, ainsi nommées parce que cueillies le jour du solstice d'été, nos ancêtres ayant remarqué que les plantes odoriférantes possédaient le maximum de parfum — et ils en concluaient le maximum de vertu — par les journées les plus ensoleillées. Aux simples s'ajoutent d'ailleurs une foule d'éléments divers empruntés au règne animal, tels que la corne de taureau, le corps de limace, les coquilles et les corps d'escargots, la fiente de bouc, les excréments de chat, et le bouillon de vipère si cher à Madame de Sévigné.

L'objet de cette thèse sera donc d'énumérer quelques-unes de ces thérapeutiques confectionnées d'après de vieilles recettes et transmises de génération en génération et de montrer également l'état d'esprit dans lequel évolue le médecin de campagne dans certains « coins » de Basse-Normandie.

Chapitre 1

Les rebouteux et les guérisseurs

Comme MOLIÈRE, le vrai paysan normand n'a encore qu'une assez médiocre confiance en la médecine; s'il souffre d'une affection peu grave ou d'un membre démis, c'est de préférence aux guérisseurs ou aux rebouteux qu'il a recours.

Evidemment les charlatans professionnels ne travaillent plus en public sur les marchés ou les foires. De nos jours, ces individus consultent et soignent chez eux. Ce mot de guérisseur n'est guère employé par nos autochtones qui disent plutôt « j'vas chez untel » ou « on va voir la mère X... qui guérit ou qui touche de telle maladie ». Mais de nos jours, chaque canton possède encore un homme ou une bonne-femme qui consultent généralement pour quelques maladies assez bien définies. Quoique pourchassées par les médecins, nos « guérissous » contemporains exercent encore, et je crois fort qu'il en existera jusqu'à la fin du monde ! Gare pourtant au médecin trop zélé qui oserait critiquer ouvertement ces charlatans; qu'il se garde bien en tous cas de vouloir les traîner en justice, car après le jugement, il partira mis à l'index par beaucoup de ses anciens clients, et c'est le guérisseur qui restera ! La médecine et la justice sont différentes en pays normand ! Les plaintes des syndicats médicaux sont rares; ils savent que de la codamnation prononcée se dégage une certaine publicité pour le délinquant; d'autre part, les témoins sont peu bavards. Sans témoins, le médocastre répète souvent avoir soigné un parent de tel médecin, lequel fut envoyé sur l'indication (confiante) de ce dernier; c'est une publicité gratuite et efficace.

Plus fréquemment, certains disent avoir un « don »; ils soignent par attouchements, par invocations secrètes, d'ailleurs plus ou moins religieuses, par simple vision ou encore en prescrivant un « viage » (voyage) à tel ou tel saint, parfois même des lavages avec l'eau d'une fontaine placée sous le patronage d'un bienheureux. Ces viages aux sources guérisseuses s'expliquaient donc par les lavages auxquels il m'a été donné d'assister certains jeudis, jour de marché, à la fontaine Saint-Méen, fontaine de mon village natal, vouée à la dermatologie et cachée derrière l'église aux yeux de tout regard indiscret, dans un endroit ombragé au milieu des buissons. Il est en effet à remarquer que les parents du petit malade n'aimaient pas se faire voir lors de ces lavages, oh ! combien naturels et peu dangereux comparativement à certaines applications locales dites bénéfiques ! L'eau de cette fontaine était en effet souveraine contre l'impétigo; l'analyse en a d'ailleurs été faite, et j'avoue en avoir été terriblement déçu de constater qu'elle ne contenait aucun élément organique ou minéral qui put être à l'origine de possibles guérisons; tout porte à croire que la chute des croûtes qui fleurissaient sur le visage de ces enfants et qui annonçait la proche cicatrisation, n'était due en fait qu'aux lavages aqueux tout court, lorsque l'on sait et connaît le traitement spécifique de l'impétigo dans certains villages bas-normands. Ces traitements de « bonnes-femmes » seront exposés dans le chapitre « remèdes et prières » qui leur sera réservé.

Ces dons de guérissous sont parfois transmis de père en fils ou d'oncle en neveu, mais les paysans demandent alors à « voir les résultats obtenus par le nouveau » et nos gens de la campagne sont le plus souvent avarés de compliments et douteux dans cette passation des pouvoirs.

Par contre, qu'il le veuille ou non, le septième garçon né d'une même famille et sans interposition de fille dans la lignée est « doué » et a presque une spécialité : « les maladies du ventre ». Cet individu, petit ou grand, à qui l'on découvre et attribue ce pouvoir de guérison quasi miraculeuse, ne refuse jamais de guérir, car, s'il est petit, les parents héritent d'un billet pour le grand service rendu à la famille, et si ce sorcier

est grand, c'est très souvent un « as » de la bouteille de cidre qui exigera, en plus, un café bien arrosé de calvados avant et après l'opération. Quelles paroles prononce-t-il ? Cela tient véritablement du mystère et la plupart du temps le sait-il lui-même ?

Plus fréquemment d'ailleurs, le guérisseur se fait amener le malade à son domicile ; il aime la discrétion. La consultation est souvent unique, donc peu de frais, pas de dérangement. Le paysan économe a donc intérêt à s'adresser à eux, étant libre de payer peu ou de donner une rétribution en nature.

Le rebouteux, lui, remet les membres fracturés ou simplement démis. Son habileté semble se transmettre de père en fils et se conserver dans certaine famille. Cette transmission héréditaire n'est pas contestée par le campagnard comme elle l'est pour le guérisseur. En effet, cette habileté, résultat d'un travail journalier et ancestral, finit par devenir comme un don qu'on apporte en naissant.

Dans le cas de foulures, luxations, entorses, « nerfs froisés », les paysans délaissent toujours le médecin pour aller chez le rebouteux dont la clientèle de nos jours encore est très nombreuse.

Généralement, le rebouteux ne s'occupe que d'un blessé simplement « démoulté », les moulettes désignant dans le département de la Manche les articulations. Il ne se risquera jamais à soigner une fracture ouverte ; par quel remède soignerait-il d'ailleurs puisqu'il n'est pas guérissou ! Ces deux professions sont en effet bien délimitées, et les gens de la campagne n'admettront jamais la critique ou la condamnation d'un rebouteux ; les effets thérapeutiques amenés par les soins de ce dernier étant rapides quand il s'agit d'une luxation de l'épaule par exemple.

Le paysan aime voir et constater, et là il peut témoigner que le travail du rebouteux a amené une amélioration des souffrances et une réduction de la luxation. Le malade admettra d'ailleurs qu'un rebouteux lui fasse mal, et il n'admettra jamais cela d'un médecin. La profession de rebouteux est donc moins pleine de mystères ; il se déplace journellement et donne par-

fois rendez-vous à ses clients dans un lieu ouvert au public, une arrière salle de café par exemple ou bien le fournil d'un boulanger lorsque ce dernier a cessé son travail.

Pourquoi alors s'expliquer la baisse de vogue des rebouteux depuis un petit quart de siècle ? La raison en est simple ; souvent le traumatisé a besoin d'un certificat médical destiné à ses compagnies d'assurances, et évidemment le médecin appelé pour constater les faits, refusera de couvrir le rebouteux ; le blessé ne sera donc pas remboursé de son arrêt de travail, ce qui est loin de lui plaire. Cependant, dans bien des cas, le médecin consulte, rédige, prescrit, tandis que le rebouteux palpe et soigne de son côté à l'insu du médecin.

Chapitre 2

Accouchements

Dans le Cotentin, comme dans peut-être d'autres campagnes de France, il y a les femmes qui « vont aux accouchements ». Ce ne sont pas des sages-femmes, ni des assistantes médicales, ni des infirmières. Elles ont une certaine expérience étant donné le grand nombre d'accouchements auxquels elles ont assisté ; évidemment leurs notions sur l'anatomie, sur la matrice (utérus) et ses annexes sont nulles, mais leurs pratiques manuelles prouvées aux yeux de tous. Leur réputation, leur force est bien établie, inutile de discuter, de méconnaître, de critiquer leurs compétence ou leur qualité. Le médecin nuirait alors à sa notoriété beaucoup plus qu'à sa valeur.

Il est préférable d'être au mieux avec elles, sans quoi, le praticien est luxé dans sa clientèle obstétricale avec adresse et sournoiserie.

Ces « matrones » n'ont recourt aux médecins que lorsque « cha va mal ». Elles ont multiplié les touchers vaginaux, les pressions abdominales, les tiraillements sur tout ce qui se présente, et tout cela évidemment bien longtemps avant l'arrivée du médecin. Toutes ces manœuvres sont faites ou plutôt ont été faites sans aucune hygiène, sans asepsie, avec des mains sales, garnies d'ongles démesurés ou cassés. Qu'il me soit permis de citer un passage extrait d'un cahier de notes tenu par mon père, médecin dans un petit village de la Manche, extrait qui symbolise, je crois, tout ce qui peut être fait par ces « matrones de villages » et causé par elles comme tort aux accouchées et au médecin.

« Un jour, à Lies..., je fus appelé près d'une femme " en mal d'enfant ", car " l'arrière " (le placenta) ne venait pas ! J'avais déjà dans ce petit hameau une bonne clientèle et ce que je croyais être des

clientes fidèles, mais lisez la suite... Connaissant la matronne et sa saleté (c'était une marchande d'anguilles vivant dans une baraque en bois sur les bords du marais) et remarquant ses ongles tous en "grand deuil", je priais cette femme, le mari de l'accouchée et deux témoins, de bien noter que je ne touchais pas à la patiente. Ayant alors découvert la parturiente du bout des doigts, ceux-ci ayant été lavés et brossés avec de l'alcool iodé, je saisis le cordon ombilical, et par une pression douce bien dirigée sur l'abdomen, je fis sortir le placenta. Je n'avais donc absolument pas touché à l'accouchée. Deux jours plus tard, cette pauvre femme mourait d'infection généralisée, victime des brutalités, des déchirures vaginales provoquées par les ongles de la matronne, bref, victime de la saleté de cette dernière. Pour moi, le résultat fut catastrophique ! C'est moi qui, dans le bruit du monde, l'avait délivrée, et pendant plus de deux ans je ne fis pas un seul accouchement dans ce hameau, tandis que la matronne continuait son travail criminel. Que faire, que dire ? Me plaindre officiellement ? J'aurais eu tout le village contre moi. La clientèle revint petit à petit grâce à deux ou trois bons clients qui, eux, avaient compris ce qui c'était passé. »

Voilà donc un exemple de certains personnages de village, catalogués spécialistes, contre lesquels un médecin de campagne n'a pas le droit de lutter.

Le paysan normand est un manuel et n'admet pas qu'un médecin se serve d'autre chose que de ses mains ; il tolère à la rigueur certaines piqures, c'est peut-être l'unique différence qui existe dans son esprit entre le médecin et le rebouteux, car ce dernier ne se sert que de ses mains et de ses pieds et n'utilise aucun instrument piquant ou coupant. La vue des « fers », en particulier, effraie la famille, et si la pose des forceps s'impose, le praticien fera bien d'en avertir le mari et toutes les personnes présentes.

Il est même prudent d'envoyer le mari ou la mère en avant-garde pour proposer les forceps avec des « si on t'aidait », et « s'il te fallait les fers, faudrait pas t'effrayer » ; le paysan, la paysanne n'aiment pas les fers, les accouchements « artificiels », ce n'est pas un acte naturel.

En effet, durant le temps qu'il passera auprès de la future mère, il sera constamment épié, et le moindre de ses gestes sera commenté par des curieuses, car ce sont toujours des femmes qui glissent un œil inquisiteur et avide de critique par l'embrasement d'une porte que jamais il ne pourra faire fermer.

Dans cette belle campagne normande, il ne faut pas sortir des traditions, des coutumes ou alors que très timidement. Ce n'est pas au médecin de faire une épisiotomie ! Si la vulve se déchire, c'est que le travail avance, c'est « le petiot qui fait son passage » ; couper dans la « ché » (chair) pour éviter une déchirure incontrôlable et mutilante, c'est faire le « charcutier ». Voilà des faits et anecdotes qui, pour rigoureusement exacts qu'ils soient, appartiennent parfois au domaine de l'incroyable.

« Ayant affaire à des cerveaux fermés, le médecin ne doit pas s'entêter comme eux ; il a autre chose à faire, d'autant que l'entêtement est une attitude passive, une absence de vie, une pétrification ; il diffère totalement de la ténacité. Celle-ci est l'effort de volonté tourné vers l'avenir, l'entêtement est l'obstination dans le passé. »

Le Docteur FEISSINGER, en écrivant ces phrases, a résumé la conduite à tenir par le médecin de campagne. Sourire d'un préjugé est l'enraciner davantage, sans compter que les gens vous en veulent par-dessus le marché. Les paysans s'estimeraient vexés et abaissés de se rendre aux raisons que leur démontrent leur erreur.

« Les vrais philosophes sont les médecins de campagne, ils ne s'étonnent de rien et cherchent à comprendre. »

Alors pourquoi s'inquiéter de voir les choses comme elles sont ?

Pour conclure ce chapitre des accouchements, la médecine populaire en Basse-Normandie permettra aux praticiens de faire une découverte quant aux conduites thérapeutiques tenues par la sphère paysanne en ce qui concerne les môles hydatiformes et les transfusions !

La formation d'un môle est toujours imputée à la trop grande absorption d'eau, polluée le plus souvent ; puisque le « frai de grenouille ressort », il ne reste donc à la malade qu'à boire du cidre et du bon cidre. Pourquoi discuter ! C'est aller contre l'évidence, car pour « renvoyer » du frai de grenouille, il faut en avoir avalé !

Quant aux transfusions, elles sont très mal admises par l'entourage; pourquoi introduire dans les vaisseaux de la femme qui a saigné, un sang qui n'est pas le sien, puisque le vin rouge est un médicament tonique et reconstituant pour le paysan normand, buveur de cidre. C'est même la seule propriété. La preuve est d'ailleurs fournie par ce raisonnement de brave paysan :

« Le vin rouge donne du sang; puisque tu bois rouge et que tu pisses blanc, c'est donc que le sang reste dans le corps. »

Après cela, comment voulez-vous démontrer que ce n'est pas vrai !

Pour le médecin, tantôt il vaut mieux faire une chose, tantôt il est préférable de s'en dispenser. Cela dépend du milieu, de l'éducation, des préjugés du malade. En Basse-Normandie, l'abstention est plus sûre dans beaucoup de domaines.

Avant de terminer ce chapitre consacré aux accouchements, voici une recette toujours usitée pour combattre la « fièvre de lait » ou pour « faire passer le lait » : appliquer sur les seins douloureux et gonflés de grandes feuilles de choux dont les pétioles ont été préalablement battus, en alternance avec des compresses de feuilles d'artichauts.

Chapitre 3

Remèdes et dictons

Certains procédés, comme le pigeon vivant ouvert par une incision ventrale et posé sur la tête d'un enfant atteint de méningite, viennent paraît-il des Arabes. Cette origine explique peut-être la fréquence avec laquelle on retrouve ce moyen thérapeutique dans plusieurs campagnes des provinces françaises. D'autres remèdes sont l'apanage de certains « coins » reculés de la Basse-Normandie et voici quelques traitements réservés à des cas pathologiques bien précis.

ALOPECIE

De tous temps, le genre humain a lutté contre la calvitie et ces dictons normands prouvent que les versificateurs de cette province s'y intéressaient déjà :

- « Les racines d'ortie
- « Cuites en bouillon savoureux
- « Et mêlées à l'eau de vie
- « Font pousser les cheveux. »

Cet autre, réservé aux dames :

- « Frottez-vous avec du jus d'oignon
- « Il vous rendra votre chignon. »

BRULURES

On rencontre encore des femmes qui « touchent les brûlures ». Ici « toucher » est employé dans une expression patoisante ; il a le sens général de guérir ; en effet, ces femmes

n'appliquent pas leurs doigts sur la lésion cutanée, mais se contentent de décrire au-dessus d'elle des cercles ou autres figures pseudo-géométriques d'allure toujours magique. Une de ces matrones des environs d'Avranches, après ces impositions fugaces, demande au malade de laisser ses brûlures à l'air, sans pansements protecteurs et d'attendre la cicatrisation qui est accélérée par le souffle puissant de la femme. Les honoraires de cette dernière consiste en une petite barrique de bon cidre, son unique et seule boisson.

D'autres femmes prescrivent inmanquablement de tremper la partie brûlée dans du lait de vache refroidi et non bouilli, puis d'envelopper la brûlure dans des compresses imbibées de ce même liquide. Il est à noter que cette dernière méthode s'avère souvent curative, ne provoque aucun bourgeonnement anarchique, ne laisse aucune cicatrice disgracieuse, et a en plus le grand mérite de soulager immédiatement le malade.

D'autres méthodes sont employées et la recette de cette dernière a été remise à mon père par un cultivateur du Nord de la Manche :

« Faire durcir des œufs. Mettre le jaune seulement dans un récipient de fonte sur feu doux. Le jaune d'œuf tourne en crêton et rend une espèce d'huile que l'on recueille à mesure. Prendre cette huile avec une plume et en enduire la partie brûlée. »

N'ayant jamais expérimenté cette méthode, il ne nous est pas possible d'en vérifier l'efficacité.

Les paroles magiques prononcées par ces femmes qui « touchent » les brûlures sont évidemment impossibles à connaître ; voici néanmoins une de ces formules *de* conjurations usitées dans une région du Cotentin :

« Feu, feu, perds ta chaleu
« Comme Judas perdit sa couleu
« Au jardin des Olivieu
« En trahissant not'Ségneu. »

Signalons que la cicatrisation d'une brûlure est beaucoup plus rapide suivant la phase de la lune. En phase de lune décroissante la guérison est plus prompte.

LE CARREAU

Ce terme désigne le « gâteau péritonéal » et s'explique par la présence de ce placard, dur comme un carreau, qui serait placé sous la peau de la paroi abdominale.

Cette maladie est celle qui suscite encore le plus grand nombre de pseudo-guérisseurs, et dans la région située au Sud de Coutances, dans la Manche, il se pratique encore un traitement vraiment barbare. Le guérisseur ou la bonne-femme confectionne une bouillie tiède faite de feuilles d'aloès, de molène et de bourrache qu'ils appliquent sur l'abdomen, puis ils font chauffer au rouge la palette (utilisée normalement comme tourne-galette) et la passent à quelques centimètres au-dessus de la bouillie d'herbes. Celle-ci sèche presque instantanément et l'évaporation rapide de l'eau détermine des brûlures sous-cutanées et cutanées dont le malheureux enfant gardera les marques toute sa vie. Après cette douloureuse et pénible séance, l'opérateur prescrit un régime lacté.

Dans le Nord de la Manche, le traitement est par contre moins traumatisant. Toute la difficulté consiste à connaître dans ses relations le septième garçon d'une même famille sans changement de sexe dans la lignée, cet individu a automatiquement le don du carreau par naissance.

COUPS ET CONTUSIONS

Un proverbe bien normand et par conséquent véridique énonce « qu'il n'y a point de bonne bête sans ohie » (*ohie* signifiant choc, contusion). Les conséquences des traumatismes sont multiples et ce que l'on craint le plus à la campagne ce sont les dépôts; ils doivent être soignés immédiatement et voici une recette qui était très usitée dans la médecine populaire normande :

« Faire bouillir dans l'urine du père de la fourre (excréments) de chat. Laisser infuser et faire absorber la mixture sans méfiance. »

Cette infusion peu appétissante était réservée au traitement des fractures de côtes; le malade devant rester couché sur le côté où siégeait la cassure pour permettre au liquide de déposer ! Evidemment l'odeur de l'haleine exhalée par le malade facilite le diagnostic du médecin.

Cette thérapeutique est heureusement, pour le médecin chargé d'examiner le malade qui vient d'ingurgiter ce breuvage, maintenant rarement appliquée et les malades se contentent souvent d'avalier de la tisane de vulnéraire; cette plante ayant l'odeur de « fourre de cat », il faut peut-être chercher là l'idée de la préparation ci-dessus énoncée.

COQUELUCHE

Voilà bien une maladie difficile à faire avouer par les mères des petits malades. Quand l'enfant a des quintes de toux, la mère s'empresse d'informer les voisins qu'il a « les vers », mais s'il « teuque en faisant le chant du co » (tousse en faisant le chant du coq), il faut néanmoins convenir que le « petiot » a la « clinque » (coqueluche).

Le lait de jument « tout chaud sortant du pis » est réputé bon calmant, mais la préparation magistrale et toujours utilisée est la suivante :

« Casser légèrement des coquilles d'escargots à leur pointe, réunir les bestioles ainsi préparées et largement saupoudrées de sucre dans un linge que l'on suspend. Le liquide jaunâtre qui coule de ce tamis constitue ledit sirop de limaches. »

Ce sirop est d'ailleurs très fréquemment utilisé dans les affections pulmonaires accompagnées de toux rebelles.

DENTS

Les vieux remèdes populaires contre les maux de dents sont toujours connus et très employés.

Faire cuire une feuille blanche de choux pommé, l'appliquer le soir en se couchant sur la joue en regard de la dent malade.

Se servir d'un foulard comme bandeau et attendre ! car la douleur persiste souvent malgré ces soins et il faut néanmoins continuer. Les bouilleurs de cru conseillent d'accélérer le traitement en frottant la gencive avec de la blanche fraîche, c'est-à-dire de l'eau de vie de cidre qui vient d'être distillée.

EPILEPSIE

Le « mal caduc » ou « haut-mal » inquiète l'entourage si le sujet frappé de crises comitiales est jeune, mais laisse la famille presque indifférente si l'individu est adulte. Les paysans savent en effet que le malade a de « l'écume aux lèvres et urine dans ses hannes » (culottes), mais qu'il se rétablit tout seul sans traitement. Une journée de repos suffit pour remettre la malade sur pied. Le mal n'est donc pas grave, et il est très difficile de faire admettre aux gens de la terre qu'un traitement (gardénal en comprimés par exemple) est nécessaire et très prudent. A quoi peuvent servir ces « pilules », puisque le lendemain de la crise le malade a déjà recouvré toute son énergie. Le paysan ne se drogue avec des produits pharmaceutiques que si sa maladie l'oblige à garder le lit ; sinon le bon air de la campagne suffit à le ragaillardir.

« Faut mieux user une paire de souliers qu'une paire de draps ! »

Par contre, si le malade est jeune, des prières seront dites le soir, pour lui, et les vers suivants, tirés d'un livre de S. THOMAS, nous rapportent les moyens de « guarir l'epylepsie ou haut mal » par leur simple diction :

« Gaspard tient la myrrhe, Melchior l'encens, Balthazar l'or,

« Le petit roi portait sur lui ces trois noms,

« On est délivré du mal caduc par les vertus du Christ. »

ESTOMAC

Cœur et estomac sont souvent synonymes dans le langage médical populaire. Pour toutes les maladies, on se soigne mal à la campagne et, comme nous l'avons dit précédemment, il

faut que quelqu'un soit atteint très sérieusement pour qu'il se résigne à « voir » un médecin, à commencer un traitement.

S'il est « empaffé » (estomac encombré), le paysan s'administrera un café avec une « bonne goutte ». Pour

« remettre le cœur en place, rien ne vaut une bonne goutte » ;

l'alcool de cidre est souverain dans les campagnes contre les gastralgies et la question alimentaire primant toutes les autres, on comprend la vénération que l'on porte à cette goutte !

FIEVRES

Il est impossible de ne pas écrire ce mot au pluriel, car il désigne tellement de maladies ! On porte d'ailleurs un grand intérêt à la fièvre et à l'urine, car

« l'urine chargée et rougeâtre annonce la fin de la fièvre et prouve bien que cette dernière purifie le sang ».

La « fièvre des marais » fait partie des mauvaises fièvres, c'est en effet la fièvre typhoïde. Dans certains hameaux de la Manche, elle est encore cause de nombreux décès, car avant de faire venir le médecin, voici la thérapeutique appliquée durant un laps de temps souvent malheureusement trop long :

« Porter un bracelet d'aïl (pour empêcher la fièvre de monter) et envelopper les pieds avec un mélange à parties égales de sel et d'oignons hachés menus (deux livres de chaque). »

Quand le traitement antibiothérapique entre en jeu, il est souvent trop tard. Si le malade se remet de cette fièvre typhoïde, le médecin éprouvera bien des difficultés à faire reprendre une alimentation progressive, la soupe et la « boisson » étant les adjuvants nécessaires à la santé.

« Au médecin ôte cent sous ! »

« Une soupe aux choux

« Trouver le pain et le “ ber ” bon » est d'ailleurs le seul critère valable d'un complet rétablissement.

GOUTTE

Pour les habitants du Cotentin, cette affection douloureuse est attribuée à l'épanchement dans le gros orteil du liquide alcoolique ingurgité. Se fiant au fameux dicton : « Qui a bu, boira », notre goutteux ne suivra jamais de régime, sachant à l'avance les nombreux écarts qu'il lui faudra faire; refuser une « moque » (verre de cidre) et un « café arrosé » étant presque une insulte faite à la personne qui les offre, inutile de vouloir vexer ses amis, d'autant que l'acceptation des dites boissons est si agréable.

Pour guérir, ou tout du moins pour empêcher l'aggravation, il est recommandé de boire en tenant la jambe allongée et même surélevée. Entre joyeux buveurs qui conviennent pourtant que la « goutte vient de la goutte » (eau de vie de cidre), ce régime simpliste est garanti efficace.

Le traitement est donc élémentaire : continuer à boire, mais changer la position du membre douloureux durant l'absorption liquidienne. Il faut signaler que cette maladie métabolique est relativement rare en Basse-Normandie, le « manger » du paysan étant sain, simple dans sa composition, pauvre en abats, viandes faisandées et autres vins de Bourgogne, et le cidre étant une boisson assez peu alcoolisée.

HEMORROIDES

« On en attrape, dit-on, en s'asseyant en sueur sur une pierre froide. »

Voilà élucidé le bien curieux mystère relatif à l'apparition des « hémoruittes » ! Le traitement de ces douloureuses varices est purement externe :

« Porter deux marrons d'Inde dans une des poches de son pantalon »

Il y a un curieux rapprochement entre la thérapeutique actuellement utilisée avec celle employée par nos paysans; le contact cutané du marron est peut-être aussi efficace que l'absorption des produits que l'on en extrait.

HOQUET

Se souvenant du dicton « étant hecquetant, étant vivant » ! les « gens » bas-normands ne s'inquiètent donc pas du hoquet. La manière la plus rapide pour le stopper consiste en l'ingurgitation d'une cuillère de sucre en poudre ; naturellement certaines particules de sucre faisant fausse route, passent dans les voies respiratoires supérieures et une quinte de toux s'ensuit. Le traitement est très efficace et toujours employé.

Si le hoquet prend au milieu d'un champ ou plus simplement dans un endroit où il est impossible de se procurer du sucre, il est conseillé d'essayer cette méthode : réciter sept fois de suite sans respirer :

« J'ai le hoquet
« Dieu m'l'a fait,
« Vive Jésus
« Je n'l'ai plus ! »

JAUNISSE

La thérapeutique normande touche à l'incroyable en ce qui concerne les traitements employés pour soigner cette maladie, et l'on cherche vainement les rapports possibles entre l'hépatite et les fourmis. Voici en effet quelques recettes, la première utilisée dans la région de Flers, la seconde dans l'Avranchin :

« Faire chauffer de l'urine ; dès que le liquide entre en ébullition, mettre un œuf dans le récipient et attendre qu'il soit cuit "dur" ; débarrasser ensuite l'œuf de sa coquille, puis le déposer sur un nid de fourmis rouges. »

Attendre ensuite, toute la thérapeutique est là, car la maladie disparaît complètement quand il ne reste plus trace d'œuf. L'ictère catarébral guérissant spontanément après une période

d'état d'une dizaine de jours, c'est approximativement le temps que mettra l'œuf avant d'être détruit par les fourmis.

Autre recette plus active et beaucoup plus rapide, paraît-il, quand le mélange est bien préparé :

« Piler ensemble de la suie, du sel, de la bougie et de l'éclère (*chélodonium m.*). Faire une pâte rendue molle en ajoutant plus ou moins d'éclère, plante qui contient en abondance du suc jaune. Appliquer cette pâte sur le front, les mains et les pieds. La guérison viendra au bout de trois jours. »

Pendant ce temps, ne rien manger ni boire qui soit de couleur jaune; par contre, il est conseillé de manger abondamment des carottes cuites à l'eau et de se servir de l'eau de cuisson comme boisson-tisane.

PANARIS

Parmi les remèdes préparés à l'avance, les fleurs de lis mises à macérer dans un bocal rempli d'eau de vie constituent une panacée très en vogue pour appliquer sur les panaris ou les piqûres douloureuses. Mais, fréquemment, le paysan ne possède pas cette solution, et il se contente d'introduire le doigt malade dans un œuf frais et de le laisser en place une dizaine de minutes environ. Ensuite l'œuf est coupé délicatement afin de pouvoir récupérer la membrane collée sur la face interne de la coquille, et il ne reste plus qu'à appliquer cette fine peau sur le panaris. Le doigt ainsi protégé est mis dans un bol rempli de cendres froides, provenant de la combustion d'un feu de bois uniquement, et il est ensuite entouré d'une « chique » (morceau de toile quelconque).

On laisse le pansement en place « au moins vingt-quatre heures » et généralement le résultat est, paraît-il, surprenant. Un fait est certain : les paysans commenceront toujours par essayer ce traitement avant d'appeler le médecin qui n'aura d'autre ressource que d'envoyer le malade au chirurgien, car quand le traitement ci-dessus décrit échoue, le résultat est catastrophique, cela va de soi.

MALADIES DE PEAU

La « gourme » ou impétigo est encore fort répandue en Basse-Normandie. Cette affection est le plus souvent appelée « mal saint Benoit » et les fontaines vouées à saint Benoit ou à saint Méen possèdent de ce fait une eau curative pour presque toutes ces affections dermatologiques.

Par contre, un œuf de cane mis en terre « guérit de la dartre » ; cette dernière tombe, croûte après croûte, à mesure que l'œuf pourrit dans le sol. Le malade a cependant la possibilité d'accélérer la guérison en humectant chaque matin, à jeun, les plaques squameuses.

Il est surprenant de constater que les paysans possèdent peu de remèdes pour lutter contre les maladies de peau, et ceci s'explique facilement pour deux raisons : les affections dermatologiques sont rarement douloureuses et, de ce fait, le malade ne prête guère attention à « sa maladie », puisqu'il n'est pas « gêné » dans son travail, et, deuxièmement, les paysans mettent si peu de « choses » sur leur épiderme qu'ils n'ont pas à craindre les phénomènes de sensibilisation et les allergies cutanées.

Les fards et autres crèmes de beauté incolores ou non sont ignorés pour ainsi dire, le cidre et surtout l'eau de vie suffisant amplement pour leur donner des joues roses pour ne pas dire rouges !

PIQURES D'INSECTES

Pour calmer le « feu de la brûlure » occasionné par la piqûre de la guêpe, il suffit de frictionner la partie lésée avec une feuille de poireau ou mieux de plantain. Cette dernière plante a effectivement des propriétés calmantes surprenantes vis-à-vis de la douleur consécutive à une piqûre, et personnellement il m'a été possible d'expérimenter ce remède après avoir été piqué par une abeille. Cette plante, répandue dans tous les champs et herbages normands, est vraiment la providence des personnes ayant subi la piqûre de certains insectes.

Pour se débarrasser de poux de tête, certaines mères graissent le cuir chevelu de leurs enfants avec du beurre frais non salé; mais une croyance à peu près générale veut que si l'on a des poux, on les garde ! Qu'ils habitent la « crignasse » (de crins) d'un enfant ou le « creux-pouilloux » (aisselle) d'un adulte, le propriétaire les laisse pulluler en paix, car ils « mangent le mauvais sang ».

Le débarquement allié de 1944, en Normandie, a permis aux paysans normands de faire ample provision de produits américains depuis les ananas et le citron en poudre jusqu'à la poudre insecticide D.D.T., et il faut reconnaître que l'hygiène des hommes de troupe a surpris ces braves gens normands qui ont compris que les poux n'étaient peut-être pas aussi utiles qu'ils le croyaient pour la santé, puisque les soldats avaient dans leur ration la poudre nécessaire à leur destruction. Cela méritait d'être signalé, car le débarquement allié a véritablement ouvert les yeux aux paysans.

PLAIES

« Si tu t'coupes la main,
« Descends dans ton jardin
« Et prends-y d'la consoudre
« Elle fait les chairs se recoudre. »

Cette « herbe à couture » (*Symphytum officinale*) pousse sur les vieux murs et dans certaines haies. Elle est toujours largement utilisée et il n'est pas rare de voir des fragments de cette plante dépasser sous une « chiffe » (morceau de toile) entourant un membre quelconque; le diagnostic est aussitôt posé : il y a une plaie sous ce pansement de fortune.

Les toiles d'araignées sont aussi un des remèdes de choix utilisés pour amener la cicatrisation des plaies et surtout pour assurer l'hémostase.

« La toile d'araignée est vulnérable, astringente, consolidante; elle arrête le sang, étant appliquée sur les plaies, il en faut mettre dans la plaie aussitôt qu'elle est faite, afin qu'elle n'enfle point. »

Curieuse thérapeutique et pourtant nos campagnards ne font donc que suivre les conseils médicaux, puisque cette citation est extraite du « Dictionnaire universel des drogues simples », publié avec l'approbation de Messieurs les Doyens et Docteurs de la Faculté de Médecine de Paris et de ces Messieurs de l'Académie des Sciences, en 1759 il est vrai.

Ne peut-on présumer que les secrets des guérisseurs, les « remèdes de bonne-femme » sont directement sortis de la pharmacopée d'antan et sont simplement les restes survivants de la science médicale, officielle, estimée et ... efficace autrefois.

RHUMATISMES

Les « rhumatis » dont les vieux sont très souvent affligés ont l'avantage d'offrir à ceux qui en souffrent, une thérapeutique séduisante quant au palais. Il faut en effet faire infuser 30 grammes de feuilles de frêne dans un litre de vin blanc et en prendre un verre à bordeaux matin et soir ; c'est excellent, économique et d'un effet curatif très lent, ce qui permet au malade de se régaler durant un bon moment.

Il faut néanmoins compléter ce traitement interne par un traitement externe ; là, plusieurs emplâtres ou frictions sont offerts au malade : soit mettre du foin à bouillir dans de l'eau et étendre le membre douloureux au-dessus de la vapeur qui se dégage, soit frictionner l'articulation en cause avec des fleurs d'aubépine. Certains paysans croient encore « dur comme fer » à ces médications et massages, d'autres disent que « c'hest com'cune emplâtre sus eun'gambe d'bois ! ». Il va sans dire que la médecine préfère cette dernière catégorie qui accepte plus aisément les médications à base d'acide acétylsalicylique et qui peut ainsi voir les effets bénéfiques de la médecine moderne.

RHUMES

Un « chaud-frei » désigne le plus souvent toute affection broncho-pulmonaire que l'on croit causée par une transition du chaud au froid. Le climat de Basse-Normandie étant très océa-

nique, la pluie fine et pénétrante appelée le « crachin cherbourgeois » est très fréquente; elle n'est nullement maudite par les paysans puisqu'elle est la grande responsable des verts pâturages normands. Par contre, elle est très froide, et sortant des pièces de ferme chauffées suffisamment grâce aux fameux feux de bois, le paysan « ramasse des fraîches », autrement dit il « attrape un refroidissement ».

Un fameux remède, toujours bien accepté, et il est facile d'en comprendre la raison, a souvent la primeur sur les sirops et les inhalations, c'est le « flip »; ce flip est une boisson servie très chaude composée de cidre, d'eau de vie de cidre et de sucre.

Depuis plusieurs années, l'aspirine est cependant admise dans la pharmacopée paysanne, et deux comprimés accompagnent généralement l'absorption de ce flip.

Si le malade tousse, il s'applique de larges plaques d'ouate thermogène sur la poitrine, et tout doit rentrer dans l'ordre. Si le coton manque, on le remplace par de la laine « de suint », c'est-à-dire non lavée. Cette dernière méthode a un inconvénient certain pour les odorats délicats, et son utilisation devient de plus en plus restreinte.

Quoi qu'il en soit, le rhume est énergiquement soigné, car

« si on a commencé à être enrûmé à l'entrée de l'hiver, c'est râle (*sic* !) si on l'est point pour une pause » !

TUMEUR

La naïveté paysanne dépasse tout entendement en ce qui concerne le « cancer ». Pour certains, le cancer est « occasionné par une bête »; il faut lui « donner à manger ». Pour ce faire, on doit mettre un morceau de « gras de lard » sur le mal; ce traitement a encore été appliqué en 1946 sur une malade qui faisait à mon père l'honneur d'être son médecin ! Cette thérapeutique exclusive, puisqu'elle n'admettait aucun autre traitement, lui a permis de survivre quatre ans et demi.

VERRUES

Les traitements médicaux actuels des verrues sont nombreux et variés. Qu'il nous soit permis de citer une thérapeutique paysanne efficace :

« Appliquer quatre ou cinq fois par jour du suc d'éclaire (chélidoïne) sur la verrue. »

Le résultat est véritablement surprenant et plus constant que celui amené par le suivant :

« Pour te guérir des verrues,
« Prends une limace des rues,
« Puis durement t'en frotteras ;
« Dans un trou l'enterreras,
« Puis autant elle pourira
« La verrue disparaîtra. »

Quelles sont donc les propriétés curatives contenues dans la chélidoïne ? Cela mériterait peut-être d'être recherché, car le suc de cette plante appliqué sur une verrue entraîne la disparition de cette dernière en une dizaine de jours. Ce produit mériterait d'être spécialisé, car la prescription de cette thérapeutique, sous forme de suc d'éclaire, est vraiment délicate à formuler en clientèle.

VERS INTESTINAUX

Pour les gens normands, les plus grands ennemis de l'enfance sont les vers. L'enfant digère-t-il mal, a-t-il des convulsions, les pommettes pas assez colorées, les bonnes-femmes répondent unanimement qu'il est « atteint des vers ».

Les thérapeutiques sont nombreuses et certaines vraiment peu engageantes. La plus sage et la plus propre est la pose « d'un collier de gousses d'ail » au cou du jeune malade. Plus offensive est la décoction faite d'un mélange d'ail, de lait et d'eau de vie. Les parasites intestinaux fuient, paraît-il, devant

le mélange qui doit être assez toxique, compte tenu de sa composition. Pour un vrai Normand, l'eau de vie de cidre est toujours « bien vue » et constitue une « médecine efficace ». Repoussante enfin est l'absorption, le matin à jeun en guise d'apéritif, d'un verre d'urine du père — on choisit de préférence « l'urine de la nuit » car elle est plus « forte ».

De toutes ces thérapeutiques qui se veulent vermifuges, laquelle choisir ? C'est le paysan qui décide en fonction de la coutume locale !

Chapitre 4

Viages et Saints Guérisseurs

« Qui court au mière
« Va à la bière. »

Lorsque l'on sait qu'en patois bas-normand mière signifie médecin, il est facile d'expliquer pourquoi le paysan préfère parfois recourir dans la souffrance aux Saints Guérisseurs plutôt qu'aux disciples d'Esculape. La naïveté et l'âme simple des gens de la campagne leur fait donc accorder un pouvoir curatif en même temps que mystérieux à ces saints. Il arrive même que les curés doivent lutter contre ce culte des saints qui se transforme en une véritable superstition. Enoncer toutes ces vénérationes est chose impensable, certains saints étant doués de dons tellement différents suivant les villages où ils sont priés. Parfois, le patois a déformé le nom véritable de certains saints et c'est ainsi que sainte Marche est souvent priée dans les églises par les mères de famille qui lui demandent d'assurer une marche rapide et assurée de leurs enfants. Les paysannes adressent donc des litanies à « sainte Marche », ignorant que l'objet de leurs prières s'adresse à « sainte Marthe » dont le nom s'est trouvé estropié.

SAINTE AGATHE

Plusieurs figurations existent encore du martyre de sainte Agathe dans les églises de la Manche (Rémilly-sur-Lozon et Etienville) et laissent à penser que le cancer du sein fut surtout un « mal de saint » ; on comprend donc pourquoi le prin-

cial soulagement était demandé à la jeune vierge et martyre qui fut elle-même « tourmentée à la mamelle ».

D'autres voient en elle la patronne des nourrices, car après qu'on lui eut coupé et broyé la mamelle, un vieillard qui n'était autre que saint Pierre la guérit de toutes ses blessures.

« Sainte Agathe, toi qui fis tes délices de la prison, qui eus les seins arrachés et gardas la virginité de ton corps, exauce-nous aujourd'hui. »

SAINT ANTOINE

Si saint Antoine est en Basse-Normandie surtout prié pour assurer la bonne prospérité et le bon élevage d'une portée de porcelets, il n'en demeure pas moins que beaucoup de malades ont recours à lui dans certaines affections. Ainsi, on prie saint Antoine le Grand pour la cessation des « ceintures de feu », autrement dit lorsqu'une personne est atteinte d'un zona. Cette affection virale est d'ailleurs fréquemment appelée « feu de saint Antoine ».

Toutes les qualités ou autres vertus curatives ou non données par les paysans à ce saint, expliqueraient donc la forme sous laquelle il est parfois représenté : saint Antoine accompagné d'un porc, de flammes et d'un livre. Voici un écrit publié en 1885 qui relate un voyage de malades à une fontaine de saint Antoine :

« Les personnes atteintes de fièvre, du feu ardent, arrivent de plusieurs lieues à la ronde. Chaque pèlerin se met à genoux sous le porche, le front appuyé sur l'oratoire et les yeux dirigés vers saint Antoine qu'il invoque avec une foi ardente, plein d'une juste confiance. Le malade après avoir récité dix *Pater* et dix *Ave*, va puiser de l'eau à la source salutaire, en boit quelques gorgées, lave les parties de son corps où règne la douleur et enfonce en terre une croix faite en bois de coudrier. Enfin, il s'éloigne en emportant de l'eau dont il devra se servir pendant neuf jours. »

SAINTE APOLLINE

Sainte Apolline est dans toutes les églises représentée avec une paire de tenailles (l'ancêtre des daviers actuels) ; parfois,

la signification de cette pince est plus explicite, puisqu'on voit l'outil fixé à la mâchoire de la sainte et tenu par un bourreau.

Les Normands, grands buveurs de cidre et hostiles aux soins hygiéniques de la bouche les plus élémentaires, ont donc souvent à implorer cette sainte, puisque les persécuteurs de sainte Apolline lui brisèrent les dents et lui firent donc connaître les « rages de dents ». Ce fut alors qu'Apolline fit cette prière :

« Que ceux qui honoreront pieusement le jour de ma passion et qui feront mémoire avec dévotion de l'intensité de la douleur que je viens de ressentir, ne ressentent jamais ni les douleurs de dents ni les douleurs de têtes. »

Un ange du Seigneur apparut immédiatement au milieu d'une grande lumière et lui dit : « Apolline, ta prière est exaucée. »

Le nombre croissant des dentistes s'installant en Normandie porte à croire cependant que les « agissements » de ces derniers sont malgré tout reconnus de plus en plus salutaires et calmants pour nos paysans qui auraient ainsi tendance à ne plus prier la sainte avec la ferveur demandée par cette martyre.

SAINT BENOIT

Le « mal saint Benoit » désigne quant à lui une affection dermatologique très répandue en Basse-Normandie : l'impétigo. Il est donc normal de conduire le petit malade en pèlerinage à une source baptisée fontaine saint Benoit ou saint Méen. Là, l'enfant est copieusement arrosé d'eau et, après cette ablution, il ne reste plus qu'à l'emmener à l'église la plus proche où se trouve une statue de saint Benoit ; les parents du malade récitent alors cinq *Pater* et cinq *Ave* suivis de cinq invocations :

« Saint Benoit, guérissez le petit garçon

« Et faites partir tous les malons (croûtes). »

Les linges qui ont servi aux lavages sont abandonnés sur l'herbe, sinon l'ablution s'avèrerait inefficace, car la « maladie reviendrait ».

« Saint Grégoire assure avoir appris d'un homme illustre la guérison d'un enfant atteint de la lèpre. Les poils commençant à tomber, la peau était tuméfiée et il était impossible d'arrêter la suppuration qui augmentait chaque jour. Le père le mit entre les mains du Saint Homme de Dieu et l'enfant retrouva immédiatement la santé. »

C'est à cette guérison qu'est due l'invocation qui lui est adressée dans les églises du bocage normand pour les enfants atteints d'affections dermatologiques.

SAINT CLAIR

« Va à la Saint Quiai

« Et t'y verras quiai. »

En Normandie, tout le monde sait que l'on invoque ce saint pour obtenir la « guérison des yeux ». Certains considèrent que l'origine de cette légende n'est qu'un puéril jeu de mots : « Pour voir clair, priez saint Clair. » Il est évident que cette explication paraît tentante pour convaincre les gens naïfs et bons enfants que sont les paysans normands, avides de ces croyances ancestrales.

Pourtant la légende la plus ancienne relate que le quatrième jour qui suit le martyr de notre saint Clair, un aveugle de naissance recouvra la vue en visitant ses reliques; là est la véritable source de cette dévotion.

Une grande partie des ossements de saint Clair sont très honorés à Saint-Clair-sur-Epte; une châsse a été acquise sous le second Empire et elle est exposée en l'église de ce lieu depuis le 16 juillet jusqu'à la veille de l'Assomption.

Les oculistes ayant maintenant « conquis » les paysans, la dévotion portée à ce saint se fait de plus en plus rare. Le jour de la fête de saint Clair est cependant toujours célébré avec beaucoup de solennité et d'affluence, et dans beaucoup de gros bourgs du Nord de la Manche, c'est encore la plus grande fête

locale. Cette journée est celle de la « louerie des servantes ». Les contrats passés entre patrons et domestiques partent d'ailleurs presque toujours de ce 18 juillet, fête de la saint Clair, et il est très mal vu de rompre un contrat en cours d'année et de ne pas avoir attendu cette fameuse fête de la saint Clair.

SAINT ELOI

Rares sont les saints à qui l'on prête autant de pouvoirs, de dons de guérisons qu'à saint Eloi; ce saint, très populaire en Normandie, car il fut le confident de l'archevêque normand saint Ouen, est prié pour des affections bien différentes suivant les endroits où il est imploré. Il est prié pour guérir les maux de gorge, les ulcères variqueux, le feu sauvage des écrouelles, les adénites, les affections rhumatismales. C'est cependant pour obtenir la guérison des adénites infantiles qu'il est le plus adoré, car en dehors des invocations à caractère religieux, on ne connaît point de remède empirique pour lutter contre le « mal saint Eloi ». Il faut reconnaître que les prières adressées à ce saint tombent de plus en plus dans l'oubli et ne sont plus faites à ce saint qu'en complément des thérapeutiques médicales !

SAINT BLAISE

Bien que Saint Blaise ait l'avantage d'avoir un pouvoir assez étendu :

« Prie saint Blaise

« Qui tout mal apaise. »

ce martyr n'est guère prié que dans les maux de gorge et de coqueluche. Sur presque toutes les statues qui le représentent, on voit le saint au visage d'une grande sérénité, assisté d'un ou deux bourreaux aux facies grimaçants, avoir son corps déchiré avec une sorte de râteau au manche court, interprétation de la torture. Les râteaux ou autres grattoirs, étant posés d'une manière agressive au niveau de la gorge du saint, expli-

quent peut-être le pouvoir curatif du saint qui sourit malgré cette torture. Saint Blaise paraît effectivement avoir une gorge particulièrement résistante aux agressions ! Faut-il en conclure que cette interprétation est la raison de la légende qui entoure les dons de ce saint, personne n'a élucidé ce problème ; une certitude demeure : le 3 février, jour de sa fête, nombreux sont les fidèles des paroisses qui viennent le prier pour lui demander de veiller sur leurs gorges ; la coqueluche est, semble-t-il, traitée avec de bien meilleurs résultats en utilisant le « sirop de limaces et d'escargots » plutôt qu'en adressant des prières à notre saint et martyr.

CONCLUSION

Après l'énoncé et la description de toutes ces thérapeutiques basées soit sur de curieuses mixtures préparées suivant des formules autant repoussantes qu'ahurissantes, soit sur de simples prières adressées aux saints guérisseurs, il est permis de se demander quel est le rôle du médecin de campagne. Le Docteur FIESSINGER, dans son livre *Aphorismes sur la réussite dans la clientèle médicale*, a écrit :

« Le praticien est avant tout l'artiste de sa profession. Il élimine et opère au choix. Que de remèdes il délaisse en optant pour ceux qu'il estime les plus efficaces, il fixe sa préférence et marque sa personnalité. »

Tel est le résumé pratique de ce que doit être la ligne de conduite du médecin de campagne. Ayant affaire à des gens de la terre, ignorants de toute notion médicale et de tout principe élémentaire d'hygiène, le médecin ne doit pas chercher à trop expliquer ses actes. Les thérapeutiques modernes permettent à l'heure actuelle, dans de nombreux cas médicaux, d'anéantir les croyances populaires. Les résultats sont là, l'enfant est guéri, sa famille le constate, le raconte aux connaissances du village et, petit à petit, la confiance des paysans envers la médecine s'établit.

De plus, la faillite des prières religieuses en matière de guérison a parfois fait naître dans l'esprit des gens de la terre un doute et a redonné une certaine considération respectueuse aux formules scientifiques prescrites par le praticien. Les guérisons amenées par les produits qui « viennent de chez le pharmacien » ébranlent les préjugés enracinés chez les paysans et

sont évidemment la meilleure propagande du médecin. Sourire d'un préjugé est l'enraciner davantage, aussi vaut-il mieux rester ferme dans ses prescriptions plutôt que de vouloir ridiculiser ces gens qui s'estimeraient diminués. Ces remèdes de bonnes-femmes, ces secrets de « guérissous », sont directement sortis de la pharmacopée d'antan et sont parfois tout simplement les restes survivants de la science médicale, officielle et efficace d'autrefois.

Peut-être, dans quelques années, se gaussera-t-on des remèdes qui nous guérissent maintenant, et s'étonnera-t-on que les traitements auxquels nous soumettons avec foi nos pauvres corps, n'aient pas « détraqué » plus de citoyens de cette fin du *xx^e siècle*.

Telle est la raison pour laquelle le médecin doit croire à tout ce qu'il pratique avec tout l'amour et toute la foi qu'il peut apporter à la réalisation de sa profession. Les médicaments modernes évoluent autant que les maladies, tandis que les remèdes de bonnes-femmes vieillissent d'années en années et finissent par être mis en doute par les jeunes générations. Un jour viendra peut-être où ils seront définitivement oubliés, bannis, et la médecine de campagne ne sera plus alors séparée de la médecine de ville que par la différence des lieux géographiques où elle sera pratiquée. Elle aura alors au moins l'avantage d'être plus saine à exercer, grâce au grand air et à l'esprit des gens de la terre, moins revendicateurs et plus fidèles que ceux des habitants des villes, lorsque vous aurez acquis leur confiance.

Vu, le Doyen :
BINET

Vu, le Président de Thèse :
MERGER

Vu et Permis d'imprimer,
le Recteur de l'Académie de Paris :
ROCHE

BIBLIOGRAPHIE

DEBAT (Docteur F.). — « La prodigieuse évolution de l'art de guérir. »

FIESSINGER (Docteur Ch.). — « Aphorismes sur la réussite dans la clientèle médicale. »

RIVIÈRE (Docteur L.). — « Notes sur le médecin de campagne. »

SEGUIN (J.). — « L'art de soigner gens et bêtes en Basse-Normandie. »
— « Saints guérisseurs, saints imaginaires, dévotions populaires. »

